**Jésus-Christ, hier, aujourd’hui et demain   
Cours 1 - octobre 2024**

**L’historicité du Christ**

« Pour vous qui suis-je ? » (Mt 16,15) : Jésus pose cette question à ces apôtres et à chacun d’entre nous, car la vie chrétienne se construit à travers une familiarité avec Jésus-Christ. Cette année, nous allons approfondir notre connaissance de Jésus-Christ en parcourant sa vie. Nous constatons que le fossé s'est élargi entre la figure de « Jésus historique » et la figure du « Christ de la foi ». Or, que peut bien signifier la foi en Jésus le Christ, le messie, le Sauveur, en Jésus le Fils du Dieu vivant, dès lors que l'homme Jésus est si différent de celui que les Evangiles représentent et de celui que l'Eglise proclame à partir des Evangiles ? On pourrait penser que peu importe que Jésus soit historique, que seul son message, son exemple impotent. Mais si nous affirmons dans le Credo que Jésus a souffert sous Ponce Pilate, c’est que cette irruption dans l’histoire n’est pas un détail inutile. Dieu a voulu se faire connaître à nous et le Verbe s’est fait chair. Ce premier atelier pose le cadre pour ce compagnonnage, car enfin, si nous voulons suivre la vie du Christ, il nous faut d’abord nous demander en quoi Jésus-Christ est un personnage historique, un vrai homme dans l’histoire. Il nous faut aussi voir la fiabilité des sources sur sa vie : est-ce que les évangiles sont « historiques » ? Et enfin, comment allons-nous aller à la rencontre de Jésus-Christ, comment devenir son familier ?

1. **Jésus-Christ, un personnage de l’histoire**
   1. **Que nous dit l’histoire sur Jésus ?**

Elle nous renseigne sur le contexte géographique, linguistique, religieux et politique de la vie de Jésus. Depuis 70 avant JC, la Judée, la Samarie, la Décapole et la Galilée sont sous domination romaine et font partie de la province de Syrie, avec un régime de protectorat qui varie entre le règne d’Hérode le grand et celui de ses pâles successeurs : Hérode le Grand a obtenu de l’empereur Auguste la royauté sur tout le territoire de l’ancien Israël, mais après lui la Judée passe sous l’autorité directe de Rome, celle-ci est alors exercée par un procurateur (Ponce Pilate entre les années 26 et 36). Les fils d’Hérode se partagent des morceaux qui restent : Galilée, Traconitide, Transjordanie.

Comme dans tout l’Empire romain, la langue officielle est le latin, mais dans, la pratique, c’est surtout le grec qui est utilisé par l’administration et le commerce dans la partie orientale de l’Empire. Depuis l’exil à Babylone, les juifs parlent l’araméen (la langue de Damas) devenue par la suite la langue d‘usage dans tout l’empire perse, elle est encore utilisée par les populations du Proche Orient sous domination grecque puis romaine, c’est une langue sémitique proche de l’hébreu. L’hébreu, lui, est toujours la langue sacrée dans laquelle a été composée la majeure partie de la Bible et on continue à s’en servir dans les prières et pour l’enseignement rabbinique. Une traduction en grec de toute la Bible, version dite des Septante, existe aussi, elle a été faite par des juifs d’Alexandrie à partir du 3e siècle av. JC et elle a concurrencé l’hébreu dans la liturgie pour les communautés de la Diaspora (dispersion) ; plus tard la traduction des Septante servira aux premiers chrétiens pour l’Ancien Testament. Il y a aussi une version araméenne de la Bible qui est déjà un commentaire (le Targum).

La religion juive est un monothéisme strict qui tranche avec les cultes païens répandus partout autour. Tolérée par l’autorité romaine, elle est en position de force en Judée et en Galilée, le Temple reste le centre de la vie religieuse juive aussi bien pour ceux qui habitent la Terre sainte que pour ceux qui constituent la Diaspora, tout autour du bassin méditerranéen, mais aussi en Mésopotamie. Splendidement reconstruit par Hérode, il est sous l’autorité du grand Prêtre (choisi par l’occupant dans une des familles sacerdotales théoriquement héritières de Sadoq, le grand prêtre du temps de David) qui préside le Sanhédrin, conseil suprême du jud aïsme, composé de 71 sages de diverses tendances. Mais, à côté du Temple, la vie religieuse juive s’ordonne autour des synagogues installées dans chaque ville et bourgade. S’y déroule un culte fait essentiellement de lectures et de prières. Quatre tendances principales sont présentes dans le peuple juif au 1er siècle : les pharisiens (partisans d’une religion du cœur, surtout soucieux de l’observance de la Loi), les saducéens (liés au milieu du Temple, attachés au culte sacrificiel), les zélotes (partisans de l’action directe contre les Romains) et les esséniens (éloignés du Temple qu’ils jugent impur du fait d’une usurpation du sacerdoce).

Les Samaritains forment une entité à part dans le territoire occupé par les juifs depuis le retour de l’exil à Babylone. Sans doute ceux-ci sont-ils des descendants des rescapés de la conquête par les assyriens du royaume du Nord (Samarie), mêlés à d’autres populations, ils occupent le centre montagneux de la terre d’Israël (autour de Sichem), ils pratiquent un culte à eux, ont une Loi qui se veut celle de Moïse, n’admettent pas les prophètes et sont en mauvais intelligence avec les juifs.

* 1. **Jésus a-t-il existé : les sources profanes**

L’histoire recoupe certains faits qui sont rapportés dans les évangiles.

L’archéologie pratiquée en Israël et en Jordanie a fait resurgir les restes de nombreuses villes ou villages mentionnés dans les évangiles comme Beth Saïd, Corozaïm, Capharnaüm, Beth Shan, Magdala, Ephrem, Béthanie, Bethphagé etc… (sans parler de Tibériade, Nazareth, Jéricho, Bethléem et Jérusalem qui ont gardé le même nom depuis l’antiquité et qui ont aussi fait apparaître des restes du temps de Jésus confirmant telle ou telle donnée).

L’étude de noms propres en usage dans la Judée du Ier siècle font apparaître de nombreuses ressemblances avec les noms mentionnés dans les évangiles : Marie, Simon, Jude, Matthieu, Zébédée, Cléophas, Lazare, etc.

Le proconsul Ponce Pilate est nettement attesté dans des documents de l’époque, notamment une inscription découverte à Césarée maritime qui le qualifie du titre de préfet.

Flavius Joseph, historien juif du 1er siècle ap. JC, a composé en grec une Histoire de Juifs et un compte-rendu des Guerres Juives auxquelles il a été mêlé. Ses écrits rejoignent sur bien des points les récits évangéliques, notamment concernant Jean-Baptiste et sa prédication, mais il y est aussi question de Jésus lui-même et de la réputation qui était la sienne de faire des miracles.

L’historien latin Tacite, parlant des premiers chrétiens faussement accusés par Néron de l’incendie de Rome, mentionne un certain « Chrestos » qui serait à l’origine de cette secte abominable.

* 1. **Les évangiles**

L’essentiel de la foi des Apôtres est passée dans le Nouveau Testament. La seule raison du rassemblement hasardeux des vingt-six textes qui le composent est de rien laisser perdre de l’enseignement des Douze (auquel est joint saint Paul). Il ne fait pas de doute pour tout lecteur des Évangiles que le centre du message n’est pas tel ou tel enseignement moral, telle vision de l’Alliance, telle perspective sur la fin des temps, mais que c’est la personne même de Jésus. Le Royaume, comme on l’a dit, c’est Lui (Origène). Ce qu’il vient annoncer à la synagogue de Nazareth n’est pas une nouvelle doctrine sur Dieu, c’est de proclamer : « cette parole que vous venez d’entendre [celle d’Isaïe qui parlait de la mission du messager divin revêtu de l’Esprit qui vient guérir et consoler], c’est aujourd’hui qu’elle s’accomplit pour vous » (Lc 4,21) : donc ici, à Nazareth, c’est en train d’advenir, tout simplement parce que je suis là au milieu de vous. Les Apôtres ne sont pas réunis autour d’une interprétation particulière de la Loi, comme ceux d’Hillel ou de Gamaliel, mais autour de sa mission à Lui. Son enseignement fait tellement corps avec sa personne que les mêmes images valent pour l’un et pour l’autre : il est le semeur, mais il est aussi le grain semé dans nos cœurs... Le Nouveau Testament (et spécialement les évangiles) nous donne une présentation du Christ qui se veut à la foi croyante et fondée sur des faits objectifs. Que les récits émanent ou non de témoins oculaires, ils se veulent le compte-rendu objectif de faits constatés. Bien sûr, ces faits nous parviennent déjà portés par une interprétation qui les intègre dans une vision de foi, souvent ils sont liés à une lecture de l’Ancien Testament qui voit dans les actes et les paroles de Jésus la réalisation d’antiques prophéties. Mais la mémoire semble plutôt s’être cristallisée autour de ces références, qui se sont imposées aux premiers témoins, au lieu qu’on ait procédé à une justification post factum, en créditant Jésus de faits et gestes inventés, qui auraient répondu à l’idée qu’on se faisait du Messie.

Aucune théorie préalable n’aurait pu imposer l’image qui se dégage avec une telle force de la lecture des évangiles, malgré leurs différences d’accent. La figure du Christ que présente le Nouveau Testament serait en leur absence un effet sans cause, alors qu’il est beaucoup plus logique de voir dans la foi apostolique la conséquence d’évènements parfaitement imprévisibles que les compagnons de Jésus ont peu à peu appris à déchiffrer et qui les ont illuminés. C’est l’ensemble, intimement lié, des faits et de leur première lecture, qu’ils nous ont transmis, sans se permettre d’en modifier quoi que ce soit, tant ce dépôt leur paraissait déjà sacré et précieux.

C'est uniquement si quelque chose d'extraordinaire s'est produit, si la figure et les paroles de Jésus ont radicalement dépassé toutes les espérances et toutes les attentes, que s'expliquent sa crucifixion et son influence. A peine une vingtaine d'années après la mort de Jésus, nous trouvons dans la grande hymne au Christ de la Lettre aux Philippiens (2, 6-11) une christologie dans laquelle il est dit de Jésus qu'il est l'égal de Dieu, mais qu'il s'est dépouillé, qu'il s'est fait homme, qu'il s'est abaissé jusqu'à mourir sur la croix et que, désormais, lui est dû l'hommage cosmique, l'adoration que Dieu avait proclamée chez le prophète Isaïe (cf. 45, 23) comme étant réservée à Dieu et à lui seul.

1. **Les évangiles, des documents historiques ?** 
   1. **Faire confiance aux évangiles ?**

Il semble à première vue difficile de faire totalement confiance aux récits évangéliques pour reconstituer une histoire de Jésus de Nazareth : la place occupée par le surnaturel (miracles, prédictions …) semble les placer parmi les récits légendaires, les nombreuses allusions à des passages de l’Ancien Testament censés contenir des annonces des paroles et des actes du Maître galiléen amènent le soupçon d’une relecture tendancieuse des faits pour attester qu’il est bien le Messie annoncé. Cependant le surnaturel des évangiles n’a rien de gratuit et de spectaculaire : même la Résurrection qui est le plus grand des miracles se manifeste de façon très simple, le Christ apparait sans fantasmagorie, comme une simple rencontre.

4 documents sur la vie de Jésus, sans compter les Actes des Apôtres et les lettres, c’est plus que pour beaucoup d’autres personnages ou évènements du passé. Sans entrer dans les questions difficiles de datation et d’attribution, on peut dire que rien (sauf des préjugés qui n’ont rien à voir avec l’histoire) n’oblige à étirer dans le temps la rédaction du corpus au-delà du 1er siècle, ni à contester les attributions traditionnelles.

Probablement, l’évangile de Marc - ou une partie de cet évangile, car certaines paroles comme la parabole de la petite graine qui pousse toute seule (Mc 4,26-34) ne sont pas reprises- aurait servi de base aux autres synoptiques. Une tradition de longue date nous dit que Marc l’évangéliste est le « Jean Marc » des Actes des Apôtres (12), un compagnon de Paul et de Barnabé, un cousin de Barnabé (Col 4,10). L’évangile de Marc est considéré par certains comme l’évangile de saint Pierre, car la tradition veut que Marc ait essentiellement servi de scribe, enregistrant les enseignements et les souvenirs de Pierre. L’évangile de Marc aurait donc été rédigé avant 64, symptôme : aucune mise en valeur de Pierre et puis des descriptions presque photographiques comme si Pierre avait encore la scène devant les yeux (importance des regards de Jésus). L’évangéliste Matthieu serait l’apôtre et aurait cherché des informations dans la famille de Joseph. L’évangéliste Luc était un disciple de saint Paul (Col 4,14), et nous avons des références l'identifiant comme l'auteur du troisième évangile remontant à saint Irénée au deuxième siècle après J.-C. Il est également identifié comme l'auteur des Actes des Apôtres et est noté par Paul comme étant un médecin. Son évangile inclus beaucoup de textes majeurs non présents chez les autres comme la parabole du Bon Samaritain, sans compte les textes de l’enfance. L’évangéliste Luc veut faire un travail d’historien et a enquêté probablement auprès de la Vierge Marie. Il nous donne par deux fois une chronologie pour situer les événements de la vie de Jésus. Pour mieux comprendre ce travail d’historien que Luc a voulu entreprendre, nous devons le comparer à ce qu’était un ouvrage historique dans l’Antiquité. À côté des récits des faits, on y est frappé par l’abondance des discours. Personne, pas plus le rédacteur que le lecteur, ne pensait que c’était le résultat d’une sténo (on disait à l’époque un tachygraphe) encore moins d’un magnétophone ! Mais c’était un effort pour ressaisir de l’intérieur le personnage étudié, à travers ce que l’on savait de ses actes et de ses dires. Cette manière d’écrire se retrouve dans le genre littéraire « évangile. » Nous ne sommes pas dans le cadre trop suspicieux d’une certaine méthode historique moderne, pointilleuse sur le détail des dates et des événements, mais qui en oublie parfois la recherche du sens.

L’évangile de Saint Jean est différent, il est plus méditatif, mais se veut tout aussi explicite : « Tout ce que Jésus a fait est écrit dans ce livre pour que vous croyiez que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu. » (Jn 20,31). Sa chronologie et sa géographie sont extrêmement précises et meilleures que celles des synoptiques, comme, par exemple l’épisode des vendeurs chassés du Temple au début du ministère de Jésus et non juste avant sa passion ou la chronologie de la Cène et de la Passion. Les descriptions de la piscine probatique et de Siloé, détruites en 70, sont très cohérentes avec les recherches archéologiques.

* 1. **Ancienneté des évangiles ?**

On a retrouvé des lambeaux de papyrus de l’évangile de Jean du début du IIème siècle, cependant les premiers textes complets des évangiles que nous connaissons datent du 4ème siècle, finalement peu de temps après les évènements. Auparavant, Il s’agit des 4 codex (format livre et non rouleaux) onciaux (écriture en petites majuscules sans espace, sans accent et sans ponctuation). Le Codex Sinaiticus, écrit en grec sur parchemin, est la copie la plus ancienne et la plus complète du Nouveau Testament (vers 350-400 après J.-C.). Le manuscrit contient l'intégralité du Nouveau Testament, ainsi que la majeure partie de la Septante (la version grecque de l'Ancien Testament). Le codex Vaticanus (vers 325 – 350 après J.-C.) est la plus ancienne Bible connue, probablement rédigée en Égypte au début du IVe siècle, dans le cercle d’Athanase, évêque d’Alexandrie, mais elle est incomplète : le Nouveau Testament s’arrête au milieu de la lettre aux Hébreux. Il y a aussi le codex Alexandrinus (vers le Vème siècle) plus complet avec l’Apocalypse en entier, le codex Ephraemi rescriptus et le codex de Bèze (version occidentale utilisée par Saint Augustin, qui comporte des versets supplémentaires). A noter qu’Alexandrie était un centre important de diffusion des textes.

* 1. **Un Jésus « historique » en dehors des témoins de la foi ?**

Les théories positivistes qui ont régné jusqu’au début du 20 ° siècle, prônaient une « objectivité » sans faille, sorte de neutralité à l’égard de l’objet, ou plutôt du sujet étudié. Actuellement, on est persuadé qu’on ne peut parler d’un personnage sans essayer d’entrer dans ses vues propres, d’avoir une certaine connivence avec lui, pour ne pas dire une certaine sympathie. En clair, cela veut dire qu’on ne peut récuser le témoignage des Apôtres sous prétexte qu’ils étaient croyants. On pense plutôt que leur foi leur a donné une meilleure compréhension de leur maître.

Il n’y aurait pas eu de témoignage, si Jésus n’avait été qu’une création de leur imaginaire. Mais il n’y aurait pas eu de connaissance de l’existence de Jésus sans leur témoignage. La foi de l’Église n’est pas de l’ordre de la pure subjectivité. Sa forme dogmatique, pour un catholique, procède de la réalité historique, définitive, eschatologique, de la venue du Christ. Le subjectif donne accès à la vérité de l’objectif. Nous n’avons accès au Jésus de l’histoire (auquel s’intéresse la science historique) que grâce au regard croyant des disciples. Le martyr de ces témoins atteste la crédibilité de leur témoignage. Le mode de la transmission (la foi et la tradition, que l’on met du côté de la subjectivité) est indissociable de la matière transmise (la réalité historique et objective de l’Évangile). Pour reprendre le titre d’une intervention du cardinal Ratzinger, « la foi exige le réalisme de l’événement ».

Jésus dans l’évangile, choisit et institue ceux à qui il demandera de transmettre ses paroles : plus de la moitié des paroles de Jésus sont dites aux Douze ou à un groupe plus restreint d’entre eux, cela n’est pas anodin. Eux-mêmes se présentent comme les témoins. Leur regard a peut-être des limites (on notera les contradictions entre les évangiles sur la date de Pâques, ou sur les récits de la Résurrection), on pourra même y trouver des défaillances. Mais doivent-ils être exclus, sous prétexte que la foi discrédite d’emblée le travail scientifique ? On ne peut traiter les textes bibliques comme des documents purement historiques ou purement littéraires.

* 1. **Les apocryphes et l’éternelle tentation gnostique**

Il s’agit d’une réalité complexe, qui comprend d’abord des textes pieux et bien intentionnés qui répondent au désir de combler les vides de l’histoire évangélique, soit en racontant l’enfance de la Sainte Vierge, soit son Assomption, soit encore des épisodes liés à la Passion (comme la descente aux enfers). L’Église, sans les encourager, les a laissés circuler. Ils n’ajoutent rien à notre information sur le Christ, ils donnent seulement un écho du développement de la piété chrétienne. Comme le dit l’évangéliste Jean : « Il y a encore beaucoup d’autres choses que Jésus a faites ; et s’il fallait écrire chacune d’elles, je pense que le monde entier ne suffirait pas pour contenir les livres que l’on écrirait. » (Jn 21,25).

Mais, à côté d’eux, il existe une immense littérature, issue du courant gnostique, qui s’est systématiquement abritée derrière la personnalité supposée d’un personnage de l’entourage du Christ. Il s’agit d’écrits qui datent presque tous du 2e siècle de notre ère, époque où naît et se développe ce courant issu du christianisme, mais se démarquant nettement par son dualisme métaphysique et le développement de la mythologie. L’Eglise des premiers siècles a refusé le « docétisme » (de dokëïn, paraître), cette hérésie, présente chez les gnostiques, consistait à voir dans le Christ non un être de chair, mais la manifestation de la puissance divine, venue nous instruire. Plus tard elle a rejeté aussi le monophysisme qui va jusqu’à dire que la réalité humaine du Christ ne pouvait tenir devant sa divinité, qu’elle était absorbée « comme une goutte d’eau dans la mer ». Le mépris de la « chair » va de pair avec un refus de l’histoire. L’Incarnation suppose au contraire une humanité réelle, insérée dans l’espace et le temps. Aucune information sérieuse sur le personnage historique de Jésus n’a transité par eux. A l’inverse, ils dépendent largement des évangiles synoptiques.

Toutes les tentatives faites par la suite pour mettre en valeur le personnage de Jésus en le séparant de son enracinement juif et de son prolongement ecclésial reprennent toutes la même démarche : on croit pouvoir atteindre le « vrai » Jésus en utilisant des informations prises dans les évangiles canoniques, seule source disponible et vraiment informée, mais en ne retenant que les éléments qui cadrent avec la thèse. De même que, par son corps livré, Jésus a été vulnérable aux coups que lui donnaient les hommes, de même en se faisant homme, traçant sa voie parmi les hommes, il se rend vulnérable aux falsifications de l’histoire.

1. **Comment connaître Jésus ?** 
   1. **Soumettre Jésus à la science historique est inévitable mais insuffisante**

Si nous croyons que Jésus est le Verbe de Dieu fait chair, nous ne pouvons échapper, en raison même de cette « chair » qu’il a prise, à la nécessité de nous intéresser aux conditions d’espace et de temps où se situe cette incarnation et de les étudier afin de mieux comprendre ce dessein divin. Dieu a accepté de plonger dans notre histoire.

« Du point de vue de la théologie et de la foi dans leur essence même, la méthode historique est et reste une dimension indispensable du travail exégétique. Car il est essentiel pour la foi biblique qu'elle puisse se référer à des événements réellement historiques. Elle ne raconte pas des légendes comme symboles de vérité qui vont au-delà de l'Histoire, mais elle se fonde sur une histoire qui s'est déroulée sur le sol de cette terre : « Et incarnatus est » […] dès lors que l'histoire, le factuel, fait partie de l'essence même de la foi chrétienne, celle-ci doit affronter la méthode historique. C'est la foi elle-même qui l'exige. » (Benoît XVI *- Jésus de Nazareth - Avant propos*)

« Tout en étant une des dimensions fondamentales de l'interprétation, cette méthode n 'épuise pas le travail d'interprétation pour ceux qui voient dans les écrits bibliques la Sainte Ecriture et qui la croient inspirée par Dieu. […] En tant que méthode historique, elle étudie le contexte événementiel qui a vu naître les textes. Elle essaie de connaître et de comprendre le passé avec autant de précision que possible, tel qu'il était en lui-même, afin de reconstituer ce que l'auteur a pu et voulu dire à cette époque précise, dans le contexte de sa réflexion et des événements. Pour rester fidèle à elle-même, la méthode historique doit non seulement rechercher la parole comme appartenant au passé, mais elle doit aussi la laisser dans le passé. Elle peut y entrevoir des points de contact avec le présent, avec l'actualité ; elle peut essayer de l'appliquer au présent, mais elle ne peut en tout cas la rendre « actuelle » — cela dépasserait le cadre qui lui est imparti. Et c'est justement la précision dans l'interprétation du passé qui est à la fois sa force et sa limite. » (Benoît XVI *- Jésus de Nazareth - Avant propos*)

De plus, l'interprétation historico-critique du texte cherche à retrouver le sens initial précis des mots, tels qu'on les entendait sur place et en leur temps. C'est bien et c'est important, même si ce genre de reconstitution est d'une certitude relative. Cependant, il convient d'avoir à l'esprit que toute parole d'homme d'un certain poids recèle d'emblée beaucoup plus que ce qui a pu parvenir sur le coup à la conscience immédiate de l'auteur et qu'elle a mûri dans le processus de l'histoire de la foi. Plus l’événement est décisif, plus il reste dans l’exceptionnel. Il faut donc étudier les témoignages, avec toute la rigueur nécessaire pour ne pas les sous-estimer, ni les surestimer. Il n’y a pas d’histoire en dehors de l’homme. Il y a deux façons de mesurer le temps, soit en termes quantitatifs (chonos), soit en termes qualitatifs (kairos). Avec le Christ, nous sommes au moment de l’histoire qui vient changer qualitativement le temps chronologique : c’est le temps « favorable » de 2Co 6,2.

* 1. **L’exégèse canonique**

Quiconque veut comprendre l'Ecriture avec le même esprit qui l'a fait écrire doit considérer le contenu et l'unité de l'Ecriture tout entière. Cela veut dire qu’il importe de respecter le contenu et la forme des textes bibliques. Et pour cela d’avoir une approche organique, prenant en compte l’unité de l’ensemble des textes qui la constituent, y compris l’Ancien Testament (la Bible comme « Canon »). C’est ce que le Concile nous propose, il ajoute qu'il faut aussi tenir compte de la tradition vivante de toute l'Eglise et de l'analogie de la foi (les correspondances intérieures dans la foi). Garder l’unité, la totalité du donné évangélique. Ne pas choisir, car c’est déjà projeter nos a-priori sur le résultat. Par exemple, certains veulent écarter les textes de l’enfance, car, disent-ils, seule la vie publique entre dans un cadre spatio-temporel vérifiable. Au contraire, il nous faut prendre tout ce que donnent les témoins car ceux-ci s’engagent sur le tout et non sur ce qui correspond à nos idées.

On ne saurait isoler un Jésus-en-tant-qu’homme, un fait concret entièrement compréhensible du point de vue des lois ordinaires de l’histoire et de la psychologie, ayant du sens simplement par ses actes humains, indépendamment de sa mission de Fils. Et on ne saurait non plus isoler un contenu abstrait de foi, une pure parole de salut, indépendamment de l’identité personnelle et charnelle de Jésus. L’événement de la présence de Jésus-Christ au milieu de nous et son sens sont indissociables. Entre les deux écueils, d’une part une critique littéraire qui saisit la profondeur spirituelle en la coupant de la réalité d’un événement historique, d’autre part une volonté d’historicité qui anéantit la dimension proprement transcendante de cet événement, il y a place pour une théologie qui prenne en compte l’événement et le récit, non dans une opposition, mais dans une dynamique. Les voies nouvelles de l’exégèse, si elles savent garder le meilleur de l’exégèse critique, nous aident déjà à mieux comprendre et à mieux dire au monde ce qui a toujours été la foi des chrétiens, à savoir que le « Christ de la foi » n’est autre que « Jésus de l’histoire ».

* 1. **Les mystères de la vie de Jésus**

« Si on ne l'ancre pas en Dieu, le personnage de Jésus reste schématique, irréel et inexplicable. » (Schnackenburg)

Dans Jésus de Nazareth, Benoît XVI « voit Jésus à partir de sa communion avec le Père, qui est le centre proprement dit de sa personnalité ; sans cette communion, on ne comprend rien et, grâce à elle, le Christ se rend présent à nous encore aujourd'hui. » (Benoît XVI *- Jésus de Nazareth - Avant propos*)

Le regard que nous portons sur l’histoire de Jésus est finalement indissociable de l’affirmation constante de toute la foi catholique, l’union dans une même personne, le Fils, de la nature humaine et de la nature divine. Être vrai Dieu ne l’empêche pas d’être vrai homme ; inversement, l’humanité telle que la vit le Christ ne voile nullement sa divinité. Jésus est précisément le plus profondément humain de tous les hommes, parce que son existence humaine est structurée par la transcendance de son être divin, qui est relation. Il n’y a pas d’un côté l’abstraction « Verbe incarné » et de l’autre un drame existentiel de naissance, de mort et de vie, indépendants l’un de l’autre. Nous contemplons les mystères de la vie de Jésus, son visage, sa personne, l’étonnante richesse de ses paroles : il boit, il marche, il enseigne, il souffre, il est le même que nous. Nous entrons aussi en relation avec le Christ créateur, coéternel, transcendant, environné de sa gloire éternelle : il est radicalement autre que nous. En fait, sa vie révèle constamment sa personnalité de Fils : les attitudes de Jésus enfant, de Jésus prédicateur, de Jésus souffrant, mort et ressuscité, son abaissement et son humilité sont le propre du Fils. Il s’agit de savoir comment sa vie est vécue par Jésus comme Fils, comment chaque moment nous le révèle comme Fils et est par conséquent manifestation de son rapport aux deux autres personnes. C’est déjà ce que nous disait l’École Française, le cardinal de Bérulle contemplant les « actions humainement divines et divinement humaines » de Jésus. Regarder Jésus, c’est regarder comment Dieu se dit à l’homme : c’est cela qui nous apprend ce qu’Il nous dit de Dieu et ce qu’Il nous dit de l’homme. « le Verbe s’est fait chair et il a demeuré parmi nous, et nous avons contemplé sa gloire. Nul n’a jamais vu Dieu : le Fils unique, qui est tourné vers le sein du Père, lui, l’a fait connaître » (Jn 1,14-18). Il s’est rendu visible à nos yeux pour que nous soyons conduits à l’amour de ce qui demeure invisible.

**Conclusion**

« Écarter » l’humanité de Jésus, pour s’élever, plus purement à la contemplation du Dieu incréé est un leurre ! Les Pères de l’Église du Ve siècle (principalement saint Cyrille d’Alexandrie) étaient déjà arrivés à la conclusion que la gloire du Verbe incarné n’est pas à chercher au-delà de son humanité, comme si celle-ci n’était qu’un préalable pédagogique, voire une étape à dépasser ; c’est en elle, humanité déifiée, que Dieu tout entier se donne à contempler dans sa beauté indicible, et en même temps c’est par elle, participée par les sacrements, qu’il est source de grâce.

Or, cette humanité infiniment sainte nous reste elle-même cachée, comme Dieu même. Elle n’est pas tant la face visible du Dieu invisible, que la présence paradoxale du Dieu invisible chez nous.

« Caché, il l’est même après sa manifestation (son Incarnation), ou encore, pour parler de façon plus divine, dans sa manifestation même ; car la condition de Jésus reste cachée et le mystère qui l’habite n’est exprimable par aucun discours ni aucune pensée. Ne définissons pas Jésus selon notre mesure humaine ; […] tout ce qui est affirmé au sujet de l’amour de Jésus pour nous renferme en soi la force d’une négation par transcendance. » (Denys *– Lettres*)

Il y a donc dans le Verbe fait chair un trésor inépuisable, car, s’il se cache, c’est pour mieux se donner au cœur qui s’est mis en position d’accueil humble et respectueux.